

« Ce genre d'affaires-là, ça me dérange pas »

Judith Cowan

Volume 35, Number 3 (207), June 1993

Voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cowan, J. (1993). « Ce genre d'affaires-là, ça me dérange pas ». *Liberté*, 35(3), 29–45.

JUDITH COWAN

**« CE GENRE D'AFFAIRES-LÀ,
ÇA ME DÉRANGE PAS »**

C'était une journée de juin radieuse, toute gonflée de soleil. Un vent brûlant faisait voltiger la verdure comme nous montions la longue rampe d'accès au pont Laviolette pour gagner la rive sud du Saint-Laurent. En haut du grand pont, l'air fraîchit quelques minutes. Par les intervalles du parapet, j'apercevais les vagues bleues miniatures qui étincelaient loin en contrebas. L'homme de l'agence immobilière, lui, parlait sans un regard vers l'eau. C'était un homme déterminé. Quand je lui avais dit que je voulais une maison dans la vieille ville, il avait levé le nez de son bureau et, après m'avoir étudiée en vitesse, il avait carrément dit non.

— Ce qu'il vous faut, avait-il dit, c'est une maison à la campagne. Une maison ancestrale. On ira cet après-midi.

La chaleur avait été étouffante dès le matin et le vieux Trois-Rivières était silencieux et désert. L'agent devait se douter qu'il ne verrait pas un client de la journée, ou peut-être sautait-il sur l'occasion de sortir de la ville. Toujours est-il qu'il témoignait d'une autorité rassurante, cet homme, et que nous étions en route. C'était un merveilleux conducteur ; il paraissait habiter et manier sa petite voiture comme un alter ego. C'était aussi un brillant causeur.

— Appelez-moi Gérald, avait-il dit. Pas Gérard, ni Gerald. Gérald.

Il parlait dans le vent d'été qui traversait l'auto et sa grosse tête blonde paraissait occuper tout l'habitacle. Avec ses fortes mains sur le volant et ses réflexes rapides, on aurait dit qu'il faisait corps avec la voiture, et sa voix pers v rait, affable, patiente, inexorable. Il était sûr de lui, maître de lui, et c'était un plaisir de se détendre et de se laisser conduire. Cependant, je me demandais s'il ne me consacrait pas trop de temps. C'était une virée d'une trentaine de milles.

Il était deux heures passées quand nous arrivâmes le long de l' glise de Saint-Pierre-les-Becquets. Il fallut s'arrêter à cause d'une p pine qui manœuvrait devant le dépanneur. Dans un nuage de fumée noire et l'air chaud qui tremblait, des hommes étaient plantés autour d'un trou dans la route. Décidément, il faisait trop chaud pour travailler, trop chaud pour chercher une maison pour l'hiver, trop chaud pour prendre une décision quelconque ou même pour essayer de comprendre qui que ce fût. Et pourtant cet homme persuasif poursuivait son monologue d'une voix douce et hypnotique, disant qu'il savait exactement ce qu'il me fallait, bien qu'il n'en s t évidemment rien.

— Et ça vous engage pas... Juste un coup d' il, pas obligée d'acheter, mais on sait jamais.

Dans la chaleur endormante, c'était agréable de le laisser parler. En harmonie avec la cadence de ses phrases, il lâchait le volant et faisait retomber ses mains dessus avec un bruit sourd.

Pendant que nous attendions que la p pine se déplace, il trouva le moyen de m'expliquer que les trente milles n'étaient rien, que nous n'avions pas franchi les limites de son territoire. Dans l'air ondoyant de chaleur, il reconnut un des hommes debout au bord de l'excavation. Il se pencha dehors et lança :

— François, hé, François !

François se retourna lentement. Tremblotant dans la lumière jaune et la fumée bruyante, il nous croisa du regard, moi d'abord, puis Gérald.

— Salut, François. Comment ça va ?

François ne paraissait pas le reconnaître. Puis, les bras le long du corps, il s'avança lentement vers nous dans le miroitement de lumière. Il laissa l'engin continuer le remplissage quelques instants avant de dire :

— Salut, Gérald, ça va comme ci comme ça.

Il ajouta qu'il ne travaillait pas de l'été et resta planté là sans regarder la voiture, les yeux fixés quelque part au-delà, sur la route.

Il était clair qu'il ne travaillait pas dans la construction et qu'il regardait le trou en badaud, mais difficile de dire ce qu'il faisait vraiment dans la vie. C'était un homme bien bâti, à l'allure déliée mais lointaine. Son regard fuyant le gardait à distance. À la façon dont il avait salué, il était impossible de deviner si Gérald et lui ne s'étaient pas vus depuis quelques jours ou quelques années. Il y eut un silence, comme si Gérald non plus ne savait quoi ajouter, puis :

— Oui, bon, dit-il, je vais juste montrer une maison à cette dame. Après, on pourra peut-être se voir, si t'es chez toi.

François nous lança tour à tour un regard bref, puis ses yeux se reportèrent sur les ouvriers.

— Oui, dit-il, je suis sûr d'être à la maison.

Et il fit demi-tour vers l'excavation.

— Un ami à moi, dit Gérald en contournant le trou d'un petit coup de volant pour passer sous la mâchoire de l'engin. On a déjà travaillé ensemble, mais je sais pas s'il a toujours le même emploi.

La maison à vendre fut une déconvenue. Elle était à plus d'un mille du fleuve, sans arbres autour. C'était

une misérable bicoque de bois. Il y avait des vaches dans le champ du voisin, des mouches partout, et je dis à Gérald que non, je n'en voulais pas. Même maintenant, en juin, j'imaginai facilement les vents d'hiver qui soufflaient au travers et aux environs. Non, ce n'était pas une maison pour une femme seule. Gérald concéda que non, peut-être que non, et nous fîmes demi-tour vers le village.

La pépîne était garée. Il n'y avait plus personne autour du trou. Nous roulions face au soleil et Gérald, plissant les yeux, transpirant, ralentit devant la taverne. Il me regardait de biais. Il hésitait pour la première fois. Pourquoi donc ?

Il se hasarda à me demander si j'aimais la bière.

Oui, bien sûr, j'aimais ça.

— Parfait, dit-il, et il arrêta l'auto.

Dans la salle climatisée, obscure, déserte, il me paya une bière et me laissa sous l'horloge Molson pendant qu'il allait téléphoner. Le gros serveur avait l'air d'un dur. Un petit fer à cheval doré se balançait à son oreille. Il ne m'avait pas adressé la parole et je regardais, par la fenêtre, les arbres s'agiter dans le vent brûlant, contente d'être à la fraîcheur, loin du soleil, même s'il y avait cet homme complaisant qui essayait de faire son travail et de me vendre une maison, tout en sachant comme moi que je ne l'achèterais pas.

Revenu s'asseoir, Gérald oublia la maison et se mit à me parler de lui avec détachement, lenteur et précision, comme s'il avait une idée derrière la tête. Assise en face de lui, maintenant, je l'observais mieux. Il avait un gros visage presque parfaitement rond, aux pommettes hautes, et une peau de blond-roux sillonnée de milliers de rides minuscules pour avoir été trop exposée au soleil. Quand il tenait le verre de bière dans sa grosse main et regardait dedans, les petites rides s'orientaient et lui donnaient l'air concentré. La rondeur et la rousseur ne rece-

laient rien de brutal, rien d'obtus, elles lui ajoutaient plutôt de la finesse, comme en contrepoint. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir que je l'observais et continuait à parler. Pourtant, il me regardait. Est-ce qu'il s'attendait à ce que je me confie à mon tour ? Il me dit qu'il avait grandi au village et que son père tenait la taverne où nous étions, du temps où c'était un vrai hôtel. En ce temps-là, il y avait un traversier sur le fleuve et les gens venaient de la rive nord pour la soirée.

— Et les amis venaient, vous savez, comme François.

Il se tourna sur sa chaise et posa ses lourdes mains sur la table. L'espace d'un éclair, les rides perspicaces furent dirigées droit sur moi. Il regarda mon verre et, voyant que je n'avais pas fini, il en commanda un autre pour lui.

— C'était vraiment le bon temps, dit-il, on avait ben du plaisir. Tout le monde arrivait du quai, pas de voitures, tout le monde repartait par le dernier traversier. Ceux qui le manquaient couchaient là. Ici, peut-être à cette table-ci, j'ai bu avec beaucoup d'amis. J'ai connu ma femme ici aussi, je crois, et on est toujours ensemble. Ça, c'est pas si facile aujourd'hui.

Il détourna les yeux. Les dernières phrases n'étaient pas venues avec la même aisance que le reste. Il avait dû faire un effort pour les agencer. Il avait dû se croire obligé de m'assurer qu'il ne me faisait pas la cour. Et j'éprouvais une déception irraisonnée, familière à toute femme quand un homme croit utile de faire allusion à son épouse. Est-ce que j'avais l'air si prédatrice ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir en tête ?

Il avala sa deuxième bière et regarda sa montre. Il attendait que je termine la mienne, ce que je fis avant de me lever. Quand il eut payé, nous sautâmes dans la fournaise éblouissante et reprîmes la direction de la ville.

À environ un mille du village, il quitta la grande route et prit l'entrée d'une maison mobile tout en longueur, rutilante, aux fondations de blocs de béton, entourée d'arbustes. Elle partageait son allée avec le bungalow voisin, de style ranch. Encore une fois, il me regarda de biais en essuyant la sueur sur son front avec une serviette en papier de la taverne. Mais, cette fois, il ne me demanda rien. Il dit simplement :

— C'est ici chez mon ami François. Je lui ai dit qu'on s'arrêterait prendre une bière.

Les rides solaires se détournèrent le temps de savoir si j'étais contrariée. Mais nous y étions. La bière et la chaleur avaient tout doré dans ma tête, et je trouvais Gérald sympathique. Alors nous entrâmes.

Chez lui, François apparut de taille moyenne, bronzé, en tee-shirt immaculé, en jeans d'une propreté plus que parfaite. Un homme dont le corps musclé avait quelque chose de contraint, de tendu, qu'on notait à sa façon de se tenir et de marcher. Encore une fois, il nous regardait sans savoir apparemment quoi dire.

Cette fois encore, il faisait meilleur à l'intérieur que dehors. Et cette fois-ci, j'observai François comme il faut. Il avait des biceps considérables, des ongles irréprochables, et ses pieds nus paraissaient aussi méticuleusement récurés que ses jeans et le reste de l'habitat. Tout était d'une pureté absolue et aveuglante. Il avait dû passer des heures à astiquer toute la cambuse et à replacer les pots de fleurs en plastique en plein centre de toutes les surfaces planes.

Il détourna de nouveau les yeux et nous conduisit dans sa cuisine aseptisée, nous tendit chacun une bouteille de bière — avec un verre pour moi — et nous invita à nous asseoir. Nous nous assîmes donc dans les éclairs lancés par le formica de la table et regardâmes dehors, plutôt que de nous dévisager mutuellement. Les coudes de Gérald laissaient des cernes d'humidité sur la table

autour de sa bouteille. Apparemment, il ne savait toujours pas quoi dire à François, et ce fut François qui, soudain, s'efforça de poser les bonnes questions.

— Comment va ta femme, dit-il, et les affaires ?

— Bien, tout va bien, dit Gérald.

Nous buvions en regardant la table, puis nos yeux se portèrent derrière la maison, sur la pelouse parfaite. François, qui la regardait aussi, y trouva un sujet de conversation.

— Difficile de garder ça propre, dit-il, difficile de tout garder propre ici. J'ai eu des canards et des oies, mais c'est fini. Ils salissaient tout ! Je m'en suis débarassé.

Il gardait la main sur sa bouteille comme pour l'empêcher de s'échapper.

— J'aime pas le désordre, et c'est pas facile, c'est vraiment pas facile de tout tenir en ordre quand on est seul.

Gérald faisait tourner sa bouteille. Il dessinait une ligne de condensation sur le bord de la table. Il demanda :

— Toujours à la Sûreté ?

— Oui, mais... ben oui, dit François, je suis toujours flic.

Gérald expliqua :

— On était plongeurs tous les deux. On plongeait ensemble pour la police. Et puis François est entré à la Sûreté du Québec. Pis moi... ben, j'aime plus trop plonger, ou juste des fois, pour le plaisir. Alors j'ai commencé dans l'immobilier. Mais on a travaillé ensemble un bout de temps.

Je les regardais tous les deux : les gros bras de François, la carrure de Gérald. Il leur fallait sûrement beaucoup de temps pour se refroidir dans l'eau.

Mais François continuait à parler, et pas du temps où ils plongeaient ensemble. Il disait qu'il avait divorcé,

que ça le laissait amer. Il avait perdu contact avec ses enfants. Il était en congé de maladie pour une blessure à la main. Il était en congé pour six mois, et seul.

— Je ne sais même pas si je reconnaîtrais ma fille, dit-il. Elle a dix-huit ans, maintenant, et je ne l'ai pas vue depuis deux ans. Tu sais qu'ils m'ont envoyé aux îles de la Madeleine ? C'est pas comme ici. Les gens là-bas sont bons et je les aimais, mais ils se connaissent tous. Ils acceptent pas les étrangers. Et il n'y avait pas de femmes. Tu vois ce que je veux dire ? Pas de femmes !

Il ne me regardait pas, il fixait Gérald.

— Il n'y avait pas de femmes là-bas !

Gérald posa sur lui ses yeux ridés, inquisiteurs.

— Il devait bien y avoir des femmes, il y a des femmes partout.

— Non, dit François, pas qu'on pouvait sortir de leur famille.

Apparemment, sa femme avait refusé de le suivre aux îles.

— C'est comme ça qu'on a rompu, dit-il. Elle avait un travail ici et elle ne voulait pas le quitter. De toute façon, à ce moment-là, le mariage était à peu près fini. J'ai aimé ça aux îles après un bout de temps, ça allait bien avec les gens quand je suis parti. Et il n'y avait pas beaucoup de crimes, juste quelques effractions et des vols ordinaires.

François haussa les épaules, les yeux sur sa bouteille.

— On les pognait toujours, dit-il. C'est une île, ils n'avaient nulle part où aller.

— Et il t'est arrivé quelque chose à la main ? dit Gérald en pesant ses mots. Et c'est pour ça que t'es revenu ?

— Non, dit François, ça, c'est arrivé plus tard, après le divorce. J'ai pas vu ma femme depuis deux ans. Mais le divorce a pris du temps.

Il regarda par la fenêtre et se leva pour essuyer quelques gouttes d'eau sur le comptoir. Quand il passa près de moi, je sentis l'ozone et le savon sur son tee-shirt. Puis il revint, s'assit et se remit à nous regarder. Maintenant, j'avais bu assez de bière pour le fixer droit dans les yeux. Il avait l'iris brun clair, mais tirant sur le bleu sur les côtés. Il n'était pas aussi jeune que son apparence physique le laissait présumer. Il gardait la main gauche sur son genou, sous la table, hors de vue.

— C'était un accident, dit-il, je leur ai dit que c'était un accident avec la tondeuse, et ils l'ont accepté. Mais c'était un accident avec mon fusil.

— Ah ! bon, dit Gérald.

— Oui, dit François, oui.

Il regarda ses genoux et sa main sous la table et se décida :

— Je me suis tiré un coup de revolver dans la main.

Il tira sa main gauche de sous la table et la posa dessus. La peau basanée s'était reformée sur une étrange bosse, sur le dos de la main. Ce n'était pas très visible, mais nous regardâmes la cicatrice, puis François, puis encore le dos de la main. Ni Gérald ni moi n'osions demander comment un officier de la Sûreté pouvait se tirer un coup de revolver dans la main.

Sans me regarder, François dit :

— Pourquoi est-ce que c'est si difficile... pourquoi c'est si difficile de rencontrer des femmes ? Et quand on les rencontre, pourquoi est-ce qu'elles attendent tant de moi ? Moi, j'attends plus rien. Juste aller manger, peut-être parler un peu, être poli, dire « merci beaucoup » et rentrer chez moi. C'est tout. Pourquoi est-ce que c'est pas simple ?

Il regardait Gérald.

Et Gérald, concentré, sans expression, le regardait.

— C'est toujours ben compliqué, dit-il.

François eut envie de fumer.

— Compiqué, oui, dit-il, c'est très compliqué.

Il se leva encore, ouvrit un placard et en sortit un cendrier immaculé. Puis il prit un paquet de cigarettes dans un tiroir, se rassit et se mit à fumer en se détournant et en dispersant la fumée de la main.

— Vous avez vu la maison à côté de la roulotte ? dit-il.

— Oui, dit Gérald.

— Elle est à moi. Je sais pas quoi en faire. C'est là que je vivais quand j'étais marié. Maintenant, j'en ai plus besoin. Elle est trop grande. Je veux la vendre.

Gérald ne dit rien.

— Qu'est-ce que je ferais, tout seul dans une grande maison de même ? Vous pouvez le dire ? Qu'est-ce que je dois faire ?

Il tira sur sa cigarette, puis la fit disparaître sous la table. Il se tourna vers moi.

— Vous cherchez une maison par ici ?

— Elle veut une vieille maison, dit Gérald, pas une comme la tienne.

François changea de point de vue aussitôt.

— Tout le monde pense qu'ils veulent une maison, dit-il. Ils pensent que s'ils ont une place à eux, ils seront heureux. Qu'est-ce qu'il y a de si merveilleux dans une maison ? La vérité, c'est que je devrais m'en aller complètement. J'avais jamais pensé que tout finirait comme ça. Je devrais peut-être m'acheter une moto.

Il fit disparaître sa main gauche sous la table.

— Tu te rappelles, dit-il à Gérald, quand on a trouvé l'Harley de ce gars, sous le pont ?

— Oui, dit Gérald.

— Elle avait passé seulement trois semaines sous l'eau. Elle était pas maganée. Une belle moto. Et les assurances l'avaient déjà payée.

— Après, je suppose qu'il l'a vendue, dit Gérald.

— Bien sûr qu'il l'a vendue, dit François. Et tu te souviens de quand on a sorti la petite fille d'en dessous de la glace ?

— Oui, oui, dit Gérard en sirotant sa bière.

— Elle était là depuis combien de temps ? demandai-je. Elle n'avait pas subi de dommages au cerveau ?

Tous deux fixèrent sur moi des yeux de policiers.

— Elle était morte depuis une semaine, dit François.

Sa façon de répondre laissait supposer que toute distinction entre la vie et la mort était sans importance, ou que c'était un détail si insignifiant qu'il aurait été stupide d'en faire cas. François se pencha vers la table, oubliant de cacher sa main et fumant, les épaules voûtées.

— Aux îles de la Madeleine, dit-il, j'ai trouvé un vieux bonhomme qui s'était suicidé. La famille voulait le corps et les plongeurs de là-bas le trouvaient pas. Je savais pourquoi. Ils voulaient pas le trouver. Ils avaient peur. Ils faisaient exprès pour le chercher trop loin. Je le savais. Il avait sauté du quai. Il y avait beaucoup de poissons près du quai, beaucoup trop. Ça, c'est pas normal pour les poissons. Alors je leur ai dit — ils étaient tous là —, je vais le chercher pour vous, et je me suis équipé et j'ai plongé. C'était au début du printemps, y avait de la glace partout, on voyait pas grand-chose, mais il était là. Je l'ai attaché et je suis remonté tout de suite. Ils m'ont demandé ce qui se passait. Ils croyaient que c'était moi qui avais peur et que j'avais abandonné. Mais je leur ai dit : c'est fait, je l'ai trouvé. Et ils ont dit : qu'est-ce que vous nous racontez ? Vous l'avez trouvé ? Vous ne vous êtes même pas rendu au large. Alors je leur ai dit que c'était pas la peine d'aller si loin. Il était là tout le temps. Je leur ai dit : tirez sur cette corde, et vous allez voir. Ils ne me croyaient pas et quand ils m'ont cru, ils ne voulaient pas le remonter. Après tout, c'était leur père. Et c'était juste un squelette, ou presque. Mais ce genre

d'affaires-là, ça me dérange pas. Et puis, après tout, il voulait mourir.

François écrasa sa cigarette et frotta le bout de ses doigts comme s'il les avait pollués. Il alla immédiatement rincer le cendrier sous le robinet. Il s'arrêta un instant au milieu de la cuisine, les yeux fixes.

— Oui, j'aimais ça aux îles, dit-il en essuyant le cendrier avec une serviette de papier avant de le ranger.

Il rangea aussi les cigarettes dans leur tiroir.

— Sauf qu'il n'y avait pas de femmes là-bas.

Et il plaça la serviette de papier dans une poubelle garnie de plastique, dans un compartiment spécial sous l'évier.

— Tu te rappelles le garçon qui avait sauté du pont Laviolette ? demanda Gérald. Rappelle-toi, au printemps, quand on l'a trouvé... Il était sous la glace, lui aussi, c'était dangereux. Le courant était fort. Et ma ligne était prise, tu te souviens ?

Ses mains retombèrent sur la table. Coup sourd. Et il y eut un silence.

— Oui, dit François en se rasseyant. Je me souviens. Il se tourna vers moi.

— Ce garçon-là était mort aussi, dit-il avec un sourire pincé. Ils étaient toujours tous morts.

Et Gérald et lui pouffèrent de rire dans leur bière.

— Mais c'était le bon temps, dit François, tu te rappelles ? Oh ! toutes les voitures !

Gérald s'écarta brusquement de la table. Il demanda :

— Ta main va mieux ?

— Je pense que oui, dit François, mais ça fait mal encore. Et c'est pas fini. Je dois retourner à l'hôpital la semaine prochaine. Ils vont prendre un os dans ma jambe et le greffer à la main. J'ai endommagé des os là-dedans.

Il tourna vers moi ses yeux à la fois clairs et voilés, bleus sur les côtés.

— C'est là qu'on s'aperçoit qu'on a besoin de quelqu'un d'autre à la maison, dit-il. Je vais revenir ici avec une main dans le plâtre et une jambe maganée, et aussi seul.

Je n'intervins pas et, de nouveau, le silence se fit. On aurait dit que la chaleur venait de faire irruption dans la petite cuisine fraîche, et je sentais une goutte de sueur me chatouiller le dos en se frayant un chemin sous mon chemisier. François regarda Gérard, et Gérard, sa montre. François se leva en poussant un soupir.

— J'avais oublié, dit-il à Gérard. C'est une journée de travail pour toi.

— Oui, dit Gérard, c'est vrai que j'aimerais ça être de retour au bureau avant cinq heures.

— Je comprends, dit François, c'est comme ça quand on travaille pas, on oublie.

Il ramassa les bouteilles de bière mais les reposa quand il vit que nous nous dirigions déjà vers la porte. Il nous suivit jusque dans l'allée et s'arrêta, le dos au bungalow, les yeux plissés dans le soleil. Il posa sa main valide sur la voiture. Le métal devait être brûlant, mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Quand Gérard démarra, comme s'il avait retenu la voiture jusque-là, François retira sa main avec une sorte de délicatesse et s'écarta.

— Bon, dit-il, salut.

Il fit mine de regagner la maison mobile, mais, quand nous eûmes tourné sur la grande route, je vis qu'il n'avait pas bougé. Il nous regardait nous éloigner, les bras le long du corps, exactement comme quand nous l'avions vu sortir de la fumée.

Sur le chemin du retour, j'attendais que Gérard parle un peu de son ami. Mais il se contentait de conduire

vite, avec dextérité, laissant à l'air ensoleillé qui tirait et bourdonnait par les vitres arrière ouvertes le soin de couvrir son silence. Des deux côtés de la route, l'herbe agitée paraissait d'un vert plus profond, plus intense qu'au-paravant. François restait en suspens entre nous dans l'après-midi qui finissait. Ni Gérald ni moi ne savions quoi dire. J'étudiais sa façon d'agripper le volant, j'étais en arrêt devant sa solidité, sa fermeté rassurante et toute l'attention qu'il mettait à cette tâche d'une simplicité enfantine pour lui : conduire une voiture. Il en avait fini avec ses boniments de vendeur. Je voyais bien pourquoi François accordait de la valeur à son amitié, mais il n'était plus possible de revenir à la cordialité désinvolte qui avait été si facile et si agréable quelques heures avant. Comme nous attaquions la longue rampe d'accès au pont, Gérald se tourna brusquement sur son siège et, sans cesser de conduire, remonta les vitres arrière. Ce ne fut qu'au sommet du pont, au point le plus élevé au-dessus de l'eau, qu'il se décida à ouvrir la bouche. Regardant droit devant lui, il me dit que François était son meilleur et son plus vieil ami.

— Mais on dirait qu'il n'a jamais su se ramasser, il y a des côtés par où il a jamais grandi... il essaie toujours, mais il se débrouille mal, c'est pas de sa faute...

Nous nous retrouvions au-dessus du scintillement des vagues, dernière station des suicidés, mieux connue des plongeurs de la police que de tout autre mortel. Et Gérald avait l'air de se battre avec quelque chose qu'il n'était pas sûr de vouloir me dire. Est-ce qu'il voulait excuser son ami, ou quoi ? Le silence se fit plus profond en redescendant le pont et en tournant à droite vers la banlieue de Trois-Rivières. À l'arrêt aux feux de circulation du centre commercial, Gérald parut prêt à parler et se mit à crier pour couvrir le rugissement d'un gigantesque camion-remorque qui s'ébrouait à côté de nous en essayant de passer une vitesse.

— Mais y a autre chose au sujet de François, quelque chose qu'il n'a pas dit, qu'il savait pas comment dire, à propos de la fois où je suis resté pris sous la glace... vous avez entendu, on en a parlé...

Le feu passa au vert et Gérald lança la voiture pour distancer le camion avant qu'il ait le temps de s'ébranler.

— Ce qu'il n'a pas dit, c'est qu'il m'a sauvé la vie. Pour de vrai. Et peut-être que vous ne savez pas ce que c'est, mais c'est dur à accepter, ça serait plus facile de l'oublier...

Je n'étais pas sûre d'avoir bien entendu à cause du camion qui nous rattrapait et nous dominait de ses roues géantes en pétaradant de toutes ses soupapes.

— Quoi... ?

— Il est descendu et il m'a tiré de là, cria Gérald. Et ça serait si facile si je pouvais l'oublier et dire, ben, que j'étais mal pris, mais que je m'en étais sorti tout seul. J'aimerais mieux m'en être sorti tout seul, c'est sûr. J'aimerais mieux être capable de dire que ce n'était pas si dangereux que ça. Comme j'avais survécu, personne n'aurait jamais su. Mais ça allait mal. Je serais mort maintenant. Et il est descendu et il a pris le temps de déprendre ma ligne. Il aurait pu se noyer. Mais c'est vrai qu'il a jamais eu peur. Pas pour des choses de même.

Je regardais les mains de Gérald, rivées au volant. À présent, il ne le lâchait plus pour faire retomber ses mains dessus. Il tournait la tête loin de moi, vers la statue de la Sainte Vierge au milieu du rond-point. Puis, dans le bruit de la circulation et le vent chaud qui sentait l'huile brûlée, il dit quelque chose que je n'entendis pas. Et j'en profitai pour poser la question restée en suspens entre nous pendant tout le retour.

— Vous croyez qu'il a fait exprès de se tirer une balle dans la main ?

Maintenant, le camion-remorque était presque sur nous, changeait encore de vitesse et enterrait tout. Il

empiétait même sur la voie où nous étions. Dans le tournant près du port, Gérald se faufila adroitement entre les roues énormes et les nids de poules. Il choisit ce moment pour lancer autre chose dans le vacarme et la fumée, à propos du métier de flic, puis se tut. Le camion l'avait encore enterré, avant de virer pour débouler vers le port et les élévateurs à grain, pendant que nous nous engagions sur la ligne droite de la rue Notre-Dame. Les mains en haut du volant, on aurait dit que Gérald visait quelque chose entre ses poings.

— Je pense qu'être policier, c'est pas mal dur, dit-il, et je ne pense pas que j'aimerais ça, mais...

— Mais quoi ?

Le soleil qui entraînait dans la voiture se prenait aux poils roux de ses bras et les faisait luire.

— Mais je suppose qu'être la femme d'un policier, c'est encore plus dur.

Je n'osais plus ramener sur le tapis la main de François, j'attendais, et la question resta encore en suspens entre nous pendant les quelques minutes qui nous séparaient du cœur de la petite ville. Gérald se tut jusqu'au moment où il se gara le long du trottoir, devant mon appartement, et ce qu'il dit alors, il l'avait déjà dit à François :

— C'est toujours ben compliqué.

Ce fut son dernier mot sur François. Il ne fut plus question de la maison visitée, et je me rendis compte que nous l'avions oubliée depuis l'instant où nous lui avions tourné le dos. Gérald me dit au revoir sur le ton des formalités et s'en alla. Sur le trottoir, je le regardai s'éloigner. J'essayais de comprendre ce qui m'était vraiment arrivé, et j'aurais voulu ne pas être contrainte de le laisser partir. J'avais au moins cela de commun avec François. Mais Gérald tourna le coin de la rue sans regarder en arrière et s'évanouit dans la brume de chaleur — travailleur acharné et loyal, de retour au foyer pour souper

avec sa femme et lui annoncer qu'il venait encore de passer toute une journée sans rien vendre.

Traduite de l'anglais par Jean-Pierre Issenhuth, cette nouvelle a paru sous le titre «That sort of thing doesn't bother me» dans Quarry Magazine (vol. 41, n° 4, automne 1992).